

Je suis née en 1935 à Königsberg en Prusse orientale et j'avais 10 ans quand j'ai été témoin de l'arrivée de l'armée russe. J'ai vécu ceci avec ma mère, mes trois petits frères et sœurs, et avec ma grand-mère âgée de 76 ans, ainsi que ma tante et son fils de 11 ans.

Lorsqu'ils ont pris notre ville de Königsberg, nous nous sommes réfugiés avec les autres habitants de la maison dans une cave qui nous servait d'abri anti-aérien et qui était bondée. Les soldats nous en chassent alors de la manière la plus brutale. Ils nous emmènent dans les rues, qui sont en flammes, et nous poussent en direction de la gare centrale. Les soldats russes qui se sont mêlés à la foule des habitants en détresse nous bousculent en avant en hurlant des paroles que nous ne comprenons pas et en nous menaçant de leurs armes, comme des animaux, loin de ce qui avait été notre belle ville natale. Tout retour en arrière est rendu impossible.

Qu'ils soient enfants ou adultes, tous ceux qui n'arrivent pas à marcher assez vite sont frappés avec la crosse des fusils. Notre grand-mère, qui n'était pas en très bonne santé, disparaît de notre vue peu avant notre arrivée à la gare, et nous l'avons retrouvée plus tard morte, violée par les russes, dans la cabane de notre jardin ouvrier. Pour ma mère, ça a été épouvantable de vivre une chose pareille, et que sa mère soit morte de cette façon-là.

Lors de cette marche, les russes nous poussent toujours plus loin, et aucun d'entre nous ne sait comment cela finira pour nous. Le plus horrible nous attend encore, et ce sont tous ces viols que subissent nos mères, nos grand-mères et toutes les jeunes filles. Lorsque les soldats russes nous font retourner à Königsberg, les jeunes filles essayent de se protéger en s'habillant de guenilles noires et usagées qu'elles trouvent dans les ruines, ou dont disposent encore leurs grand-mères. Elles pensent ainsi éviter les viols. Mais c'est une erreur, les soldats reconnaissent qui se cache sous ces hardes.

Les enfants qui ont été témoins de choses pareilles ont subi par là même une destruction psychique pour l'éternité, et il n'y a aucune guérison possible pour cela. Ça n'est plus jamais sorti de la tête de ces pauvres êtres innocents. Pour toutes ces pauvres âmes malades et après toutes les misères subies par ces enfants, il n'y eut jamais aucun soutien, même les années suivantes. Beaucoup ont emmené tout cela dans leur tombe, sans avoir jamais pu en parler avec quelqu'un.

Après la marche, les Russes nous ramènent dans la ville en flammes, après nous avoir fait errer dans les environs de Königsberg. Beaucoup d'entre nous n'y survivent pas, à cause des viols, des coups, de la soif, de la faim, ou parce qu'ils sont trop faibles, et meurent en chemin, n'importe où. D'autres, qui ne peuvent plus marcher, car ce sont surtout des femmes, des enfants et des personnes âgées, restent seuls, couchés au fond des fossés. Quand nous arrivons à Königsberg, les russes nous poussent dans les maisons à moitié brûlées, et la nuit il leur arrive de se jeter sur les femmes, et cela continue jusqu'à l'aube. Les femmes éreintées gisent autour de nous, et personne ne sait comment les aider. Ces soldats, qui avaient été nos gardes pendant la marche nous quittent et à partir de là nous nous trouvons exposés à de nouveaux dangers qui peuvent nous menacer de partout.

Il nous faut immédiatement nous battre pour notre vie quotidienne, et cela signifie que tous les enfants deviennent des enfants de la rue. Les mères n'osent plus s'aventurer dans les rues, à cause des viols. Nous les enfants, nous sommes chargés de mendier, de chercher et de voler tout ce que nous pouvons trouver, nous manquons de tout pour survivre. C'est ainsi qu'il nous arrive de mendier auprès des militaires russes dans l'espoir de recevoir quelque chose. Les soldats eux-mêmes sont souvent démunis et ne peuvent rien nous donner. Il nous arrive souvent de vivre dans les ruines de maisons incendiées, où nous pouvons encore plus ou moins nous installer. Quand il y a encore des portes dans ces ruines, il nous est interdit de les fermer. C'est un ordre de l'armée russe de tout laisser ouvert, pour qu'ils aient accès à toutes les maisons, à tout moment du jour et de la nuit. Ma mère n'obéit pas toujours à cet ordre, et est souvent frappée lorsqu'ils doivent frapper à notre porte. Vivre se transforme en lutte pour la survie pour toute la population. Moi-même, je vis alors dans la plus grande misère dans cette ville, qui n'en était plus une depuis longtemps, jusqu'en février 1946. La faim et le froid glacial sont terribles à supporter. C'est alors que je me décide à ne pas mourir de faim comme beaucoup d'autres avant moi, ceux dont les cadavres jonchent les rues et qui sont tout raides avant qu'ils ne soient ramassés sur des charrettes par de vieux hommes allemands prisonniers. J'ai vu des nourrissons gelés dans leurs landaus abandonnés dans la rue ou dans les ruines. Je ne peux plus supporter tout cela et ne pense alors qu'à fuir.

J'erre alors dans la gare de triage. Il y a là un train de marchandises destiné à emporter des caisses et d'autres choses pillées par l'armée russe. Un soldat qui m'observe alors que je fais des allers et venues devant le train, me parle et me demande si je veux monter dans le train et partir. Beaucoup d'enfants essaient de cette façon de partir en secret pour sauver leur vie. J'ai de la chance que ce russe me le demande, et je suis heureuse de pouvoir partir. Il me fait le signe de sauter dans le wagon et je me cache derrière une caisse près de la porte. Quelque temps plus tard, le wagon se met en mouvement et s'en va. Pour moi c'est un voyage dans l'inconnu et j'ai vraiment très peur. Après un trajet de plusieurs heures, le train s'arrête. Le soldat ouvre la porte et me signale que je dois descendre. Je me retrouve alors sur un quai et dans la ville de Kaunas en Lituanie, sans savoir où je suis.

Plus tard, un homme m'adresse la parole, après m'avoir observée en train de manger un morceau de pain devant une boulangerie. Il me parle en allemand et me propose de venir dans sa famille. Je vais alors avec lui sans avoir peur. Il ne me reste alors plus que la peau sur les os, et je peux rester quelque temps dans sa famille, qui s'occupe bien de moi. On me demande si j'ai des parents ou des frères et sœurs ? Je réponds toujours non. Je ne voulais qu'une chose, rester en vie et ne pas mourir comme tous les gens à Königsberg. J'ai toujours devant moi les images épouvantables de tous ces morts dans les rues, et ne veux plus y retourner. Ils ne me croient pas, je suis toujours triste, je pleure beaucoup et je pense à ma mère et à mes frères et sœurs.

Après quelque temps, j'avoue tout et j'explique qu'ils sont encore à Königsberg. Après cela, je retourne à Königsberg avec un gros sac à dos. L'homme de la famille possède une petite voiture, il m'emmène à la gare, où se trouvent un train de marchandises et des soldats russes, et qui partent en direction de Königsberg. Il leur demande s'ils veulent bien m'y emmener ? Ils me le permettent. Je me blottis dans un coin pour observer tout ce qui se passe, car j'ai très peur. Le train arrive le lendemain à Königsberg. Je suis terrifiée à l'idée que les autres enfants qui mendient à la gare me volent mes précieuses denrées. Je demande à un soldat russe s'il peut m'accompagner un bout de chemin ? Pour que je ne sois pas agressée. Il m'accompagne alors et je cours ensuite aussi vite que possible vers ma mère et mes frères et sœurs. Dans le sac à dos j'ai du lard, du pain, de la farine, des pommes de terre, c'est un trésor sacré que je porte avec moi.

Ma mère, mes frères et sœurs ont cru que j'étais morte après avoir disparu tout ce temps. Eux-mêmes n'en sont pas loin quand je les vois. Lorsque je vois toute cette misère devant moi, je supplie ma mère de tous nous emmener en Lituanie. Elle me répond que mes frères et sœurs n'arriveraient pas à supporter le trajet. Elle me demande si je pense pouvoir retrouver mon chemin ? Je réponds que je pourrais peut-être le retrouver. Après s'être mise d'accord avec une voisine qui s'engage à garder mes frères et sœurs en l'absence de ma mère jusqu'à notre retour, nous repartons à Kaunas. Les vivres que j'ai apportées devraient suffire pour quelques jours. Ma mère se décide à partir pour mendier et nous rapporter de quoi survivre.

Nous essayons de partir de nouveau à Kaunas dans un train de marchandises, nous avons beaucoup de chances de pouvoir monter dans le train, car de nombreux enfants se sont déjà cachés dans le train, et veulent également y aller. C'est un risque pour nous tous et nous avons de la chance, car ce train s'arrête à Kaunas et ne nous emmène pas en Russie.

Nous nous dépêchons de descendre du train. Ma mère est très faible et a du mal à marcher. J'ai très peur qu'elle s'arrête et meure en chemin. Je me mets à mendier à Kaunas, car nous nous apercevons que les Lituaniens n'aiment pas donner aux femmes adultes. On nous appelle les petits allemands, et parfois mêmes les enfants fascistes, ce que nous avons de la peine à comprendre. Après plusieurs jours, nous recueillons assez de choses en mendiant, et observons que beaucoup de soldats russes circulent dans la ville et contrôlent tout. Nous faisons attention à ne pas être attrapées dans la rue. Ils contrôlent pour savoir où peuvent se trouver des allemands. Ainsi il ne nous est pas possible de retourner à la gare pour rentrer à Königsberg. On nous donne de moins en moins lorsque nous mendions, car de plus en plus d'enfants sont en train de mendier. Les gens ont également peur d'être remarqués.

La Lituanie est alors occupée par les russes, et il devient interdit aux lituaniens d'héberger des enfants fascistes et leurs mères. Ils risquent d'être condamnés à la déportation en Sibérie, ce qu'ils nous répètent souvent, et ils en ont très peur. Nous n'arrivons plus à aller à la gare, et la peur d'être arrêtées nous fait sortir de la ville, et nous nous mettons à errer dans la campagne environnante à l'air libre. Là il n'y a pas de cage d'escalier comme dans la ville, et où nous aurions pu nous réfugier la nuit. Nous sommes très inquiètes et essayons toujours de retourner à la gare de Kaunas, ce qui n'est plus possible. Ma mère

et moi remarquons que nous nous éloignons toujours plus de la ville, et nous rencontrons toujours plus d'enfants allemands qui mendient, et errent comme nous, sales et en haillons. Ainsi nous allons toujours plus loin de la ville, et mendions pour survivre. Comme nous sommes tellement nombreux et que nous devons maîtriser seuls notre destin, les lituaniens nous appellent alors les enfants-loups.

Nous ne sommes plus des êtres humains, le destin nous a imprimé sa marque, et par l'épouvantable nécessité nous sommes devenus des êtres adultes. Les vêtements que nous ne recevons pas des Lituaniens, nous les volons sur les cordes à linge, juste pour avoir quelque chose sur le corps. Nous nous nourrissons principalement du pain et du lait, nous volons des œufs de poule dans les étables et les granges, qui nous donnent la force de supporter tout cela. Nous les buvons crus. En plus de tout cela nous devons supporter le froid épouvantable de l'hiver. Ne pas trouver d'abri en hiver est la pire des choses qui peut nous arriver. Nous trouvons souvent refuge sous les arbres dans les forêts de sapins, et nous nous enveloppons de branchages secs pour ne pas mourir de froid. Toute cette misère est bien plus qu'une lutte pour la survie pour ces pauvres créatures innocentes.

Les Lituaniens, qui eux-mêmes ne possédaient pas beaucoup de choses, nous ont sauvés nous allemands de la mort de faim, et ce fut la plus grande des choses qu'ils ont fait pour nous. Pour cela, je dis encore et encore, merci !

Notre tentative de retourner à Königsberg se solde alors par un échec. Nous en sommes toutes les deux si attristées que ma mère ne me parle presque plus. J'ai une telle angoisse en moi de ne plus jamais revoir mes frères et sœurs et cela brise presque ma mère. A force d'errer nous perdons tout sens de l'orientation, et nous tournons parfois en rond. Je me demande ce qu'il m'arrive, et j'ai peur qu'elle ne veuille plus continuer à marcher. Quelque temps plus tard, une femme vient à notre rencontre dans un champ et nous reconnaissons une parente de notre famille. Ses enfants sont morts de faim à Königsberg, elle a pu ensuite fuir en Lituanie. Alors elle dit à ma mère que ses enfants, mes frères et sœurs, sont morts de faim aussi. Elle le sait, car elle a essayé d'aller de nous voir avant de fuir en Lituanie. C'est la sœur de mon père. Elle avait su où se trouvait notre pauvre abri. Les gens qui vivaient dans cette maison lui ont dit cela. La voisine qui s'est occupée de mes frères et sœurs est morte de faim aussi. Cette horrible nouvelle nous brise le cœur. Nous marchons en silence dans la région et n'avons plus le courage de vivre. Il n'est même plus possible de parler avec ma mère. Ma tante reste quelques jours avec nous, puis tombe malade. Elle est recueillie par une famille lituanienne, chez qui nous mendions. C'est ainsi que nous nous séparons. Nous ne nous sommes jamais revues. Ma mère est devenue toute autre et je ne peux pas comprendre ce qui s'est passé entre nous ? Nous trottons sans mot à travers les chemins et ne sommes plus comme une mère et son enfant. Chacune poursuit ses propres pensées et mon cœur se brise également de ne plus avoir mes frères et sœurs avec moi. La nécessité quotidienne de survivre prend toutes nos forces. Comment tout cela allait-il finir ? C'est l'été de 1948 et un meunier auprès duquel je mendie me demande si je ne voulais pas rester dans sa famille ?

Je n'arrive pas à y croire et je suis tout de suite d'accord. Ma mère ne peut pas m'en empêcher. Je suis si heureuse de ne plus avoir à mendier et surtout d'avoir un toit sur la tête. Je n'aurais plus à avoir peur de mourir de faim. A partir de là, ma mère doit errer dans la région de jour comme de nuit et mendier la nourriture dont elle a besoin, ce que j'ai fait jusqu'alors. Le meunier ne peut pas la garder. Je dois tout de suite mettre la langue allemande de côté et ne parle plus que le lituanien. Pour gagner ma nourriture, je dois faire différents travaux, principalement dans la maison et dans l'étable. Ma mère revient quelque temps plus tard, complètement épuisée. Elle est cachée quelques jours dans l'étable et peut se reposer. Puis elle est obligée de repartir. C'est un moment terrible pour moi, de voir ma mère partir dans l'incertitude. Mais dans la plus grande détresse il n'y a plus de sentiments, et c'est chacun pour soi.

En octobre 1948 les mendiants de Lituanie sont tous rassemblés par les russes et emmenés à Kaunas. Ma mère en avait entendu parler et vient me chercher, alors je m'y refuse de toutes mes forces.

Si elle ne l'avait pas fait, je serais devenue une lituanienne comme le sont devenus de nombreux enfants allemands qui furent recueillis par des lituaniens et à qui on donna des noms lituaniens. Beaucoup ne savaient pas qu'ils étaient des enfants allemands, c'était un secret, ou bien ils étaient trop petits pour s'en souvenir.

Nous sommes alors arrêtées par les russes sur un chemin et emmenées à Kaunas. Il y a là d'autres enfants mendiants allemands, terrifiés, et qu'allait-il nous arriver ? Après quelque temps à Kaunas un train

de marchandises est rempli avec tous les enfants et les quelques mères, et part pour Königsberg. Là on enregistre pour la première fois qui nous sommes.

Ensuite le train de marchandises avec tous les gens angoissés est fermé et plombé de l'extérieur et traverse la Pologne, ce que personne ne sait. La destination se révèle être la zone d'occupation soviétique, à nouveau dans un pays occupé par la Russie. Nous arrivons dans le camp de quarantaine de Siebenorn à Eisenach, en Thuringe. Les conditions dans les wagons avaient été épouvantables. Nous sommes couverts de vermine et de saletés et sommes traités dans le camp car on craint que des maladies infectieuses se répandent. Ma mère et moi avons certainement un ange gardien avec nous, car en Lituanie nous n'avons jamais été malades, la nature nous avait endurcies. On nous envoie ensuite dans la région de Schmölln / Altenburg dans le petit village de Weißbach. Ma mère et moi restons ainsi 5 ans en RDA où nous devons vivre dans des conditions très difficiles. Je pars mendier de village en village. La différence est que les agriculteurs de la région, qui possèdent bien plus de choses que les Lituanais, ne nous donnent presque jamais rien, et pourtant ce sont des allemands comme nous. J'ai alors presque 14 ans et je pense que les gens ici ont une maison et une ferme bien plus grande que celles que j'avais vues en Lituanie. De grands champs et de grands jardins, où poussent plein de choses, pourquoi est-ce qu'ils ne nous donnent rien ? Je n'arrive pas à m'y faire. Nous sommes arrivées dans un monde qui nous est complètement étranger, que nous ne reconnaissons plus. Nous ne savons même plus qu'il y avait autre chose en dehors de la Lituanie. On n'oublie jamais des choses pareilles. En novembre 1953, je prends la décision de fuir en RFA, car je ne me fais pas à la doctrine stalinienne qui était propagée de partout, en effet, j'avais fait l'expérience du stalinisme pur et dur ; et l'avais subi dans ma chair. Je demande à ma mère de prendre la décision : RDA ou RFA. Par chance pour elle, elle s'est décidée de fuir avec moi. En RFA, elle a pu demander une petite retraite, car mon père était toujours disparu. En RDA nous vivons du salaire que je percevais pendant mon apprentissage en fabricant des boutons et ultérieurement. Elle ne travaille pas. Elle a été elle aussi psychologiquement détruite par les terribles événements de la guerre.

Ainsi, pour nous il n'y a alors pas de perspective en vue. Je veux construire ma vie autrement. J'ai déjà perdu tant de choses : toute mon enfance, et le fait de ne pas avoir été à l'école pendant 4 ans, les frères et sœurs morts de faim, mon père disparu pendant la guerre et que je n'avais jamais vraiment connu, la grand-mère aimée et qui était morte d'avoir été violée, d'autres membres de la famille également morts de faim et de froid et plus encore. L'espoir « Allemagne de l'Ouest » est important pour moi, mais tout va se passer autrement, ce que je ne sais pas encore. La vie de l'enfant-loup Ulla, comme on m'appelait encore, n'est toujours pas sous une bonne étoile. Je dois me battre pour tout. C'est seulement en 1958 que ma vie prend un tournant plus heureux. C'est le mariage avec mon mari Nikolaus et la naissance de notre fils Klaus. Avec ma petite famille nous partons en 1972 de Krefeld et nous nous installons à Weißenborn près de Göttingen. Mon mari souhaite en effet se rapprocher de sa mère et de ses sœurs qui se trouvent de l'autre côté de la frontière près de Heiligenstadt. Alors je pars avec lui. Je suis toujours à la recherche d'une nouvelle patrie, où enfin je pourrais trouver la paix.

Aujourd'hui, Weißenborn est enfin devenu l'endroit où j'ai pu me poser, et où j'ai pu m'ouvrir et parvenir à écrire tout ce qui a si longtemps alourdi ma vie. Mon plus grand souhait est que ce destin vécu pendant la guerre puisse être transmis comme une partie de l'histoire allemande pour les générations futures. Il m'est terrible de penser que des enfants et des adultes doivent encore supporter dans de nombreuses régions du monde toutes les horreurs de la guerre, de la violence, de la faim et de l'exil.

Traduit de l'allemand par Brigitte Demeure

J'ai raconté dans mon premier livre l'horreur à laquelle j'ai été exposée alors que j'étais une enfant sans défense, et que j'ai survécue sans m'effondrer intérieurement.

J'avais à peine 10 ans lorsque j'ai surmonté la destruction de Königsberg, lorsqu'au printemps de 1945 les soldats de l'armée rouge ont conquis dans un bain de sang la mémorable capitale de la province de Prusse orientale.

Après notre départ de Lituanie et notre arrivée en 1948 dans la zone d'occupation soviétique, ma mère et moi ne pouvions imaginer qu'il y avait quelque chose d'autre que la Lituanie. J'avais 13 ans et je me retrouvais à nouveau dans une vie complètement nouvelle, où il me fallait encore une fois me battre pour survivre.

A peine quelques mois après mon arrivée à Weißbach, j'ai dû quitter l'enseignement primaire à l'âge de 14 ans et me retrouvais à nouveau sans soutien.

On m'avait fait comprendre que j'étais trop âgée pour continuer ma scolarité, et que le destin si particulier des enfants-loups ne comptait pas, alors même que je n'avais pas pu aller à l'école de 1944 à 1948 à cause de la guerre.

Mais j'avais l'âge d'aller au cours de catéchisme pour faire ma confirmation, ma mère y insistait. Le départ de l'école, le catéchisme, la perspective de l'apprentissage en tant que confectionneuse de boutons, tout cela était trop pour moi et je m'effondrai. Je dis alors à ma mère que je n'en pouvais plus, quoi qu'il arrive. Mon amie Inge, dont j'avais fait la connaissance, et en qui je faisais confiance, me dit de venir avec elle et les jeunes de notre âge dans le village, afin d'oublier les épouvantables pensées qui me hantaient continuellement. C'est ce que je fis, et je me sentis acceptée.

Le catéchisme dans la maison du pasteur m'était difficile, mais je parvins enfin à être confirmée. Ce fut un des jours les plus difficiles de ma vie, misérable, obligée de quémander une robe, pas de fête, pas de cadeaux, pas de famille, seulement ma mère et Madame Bachmann et ses trois enfants avec moi, et pour tous un petit gâteau que l'on m'avait offert.

C'est grâce à l'entremise du maire de Weißbach que je pus faire un apprentissage en tant que confectionneuse de boutons dans la ville de Schmölln en Thuringe de 1951 à 1953. Je me suis battue comme je le pouvais, je voulais avoir un bon bulletin de notes, afin d'avoir quelque chose à présenter pour ma vie à venir.

Pendant mon apprentissage, j'ai souvent aidé le fermier chez qui nous vivions, afin d'avoir quelque chose à manger. Nous avions très peu de nourriture pour nous deux, il n'y en avait pas assez et nous en manquions tous les jours.

Ma mère ne pouvait ou ne voulait pas travailler, je n'ai jamais pu comprendre, et ainsi nous restions misérables, ce qui était pour moi très difficile, puisque je devais me débrouiller seule pour tout. Je suis allé mendier chez les fermiers des villages avoisinants pour obtenir quelques pommes de terre, ce que l'on me refusa fréquemment. Ils avaient tout et nous rien.

Mon existence à l'époque n'était pas rose, mais j'ai constamment essayé de faire des efforts pour m'en sortir. Mon amie Inge m'aidait toujours, nous avons fondé un groupe de sport dans le village, l'initiative venant de la Jeunesse Allemande Libre, et nous y avons tous trouvé un grand plaisir. Nous y trouvions de la solidarité et de l'ambition pour chacun d'entre nous. Grâce au sport je suis devenue une personne plus joyeuse et je n'avais plus ces cauchemars terribles la nuit. Le sport est devenu le but de mon existence, même pour plus tard.

J'étais enfin adulte et pouvait anticiper l'avenir. L'apprentissage me prenait toute mon énergie, je devais beaucoup apprendre dans l'atelier et à l'école professionnelle, personne ne tenait compte du fait que je n'avais pas pu aller à l'école au-delà du CM2.

Je n'avais pas d'argent pour m'acheter un tablier gris, c'est Madame Bachmann qui me l'a offert. J'avais reçu un survêtement de l'équipe de sport, c'était mon vêtement quotidien que je portais au travail, je le portais par tous les temps, même en hiver, avec juste une grosse veste de laine par dessous.

J'ai alors demandé à mon amie Inge si elle n'avait pas un vieux manteau usé pour moi ? Elle m'en donna trois et avec cela la couturière du village m'en fabriqua un magnifique, que j'ai encore porté pendant ma fuite vers l'Ouest. Patauger tôt le matin sur les sept kilomètres de routes enneigées, c'était une épreuve pour moi et quand j'y repense je me demande comment j'ai pu supporter tout cela. Dans l'atelier, personne ne devinait que je supportais toute cette misère. Je me suis toujours efforcée d'être performante à 100 %, et d'apporter ponctuellement les cahiers avec les rapports qui étaient exigés des apprentis chaque semaine et qui étaient vérifiés par les maîtres.

J'ai fait ces choses l'été en gardant les vaches dans les champs, tout en gardant un œil sur les vaches, pour qu'elles ne s'enfuient pas. Ainsi je recevais de notre fermier une tartine et ½ litre de lait pour le lendemain au travail. Au village, un petit camion venait chaque semaine faire ses livraisons au magasin Konsum et ainsi, très tôt le matin, il arrivait que le chauffeur m'emmène à Schmölln. J'étais assise à l'arrière et là il y avait plusieurs plaques où étaient posés les gâteaux, Ursula chapardait alors un ou deux gâteaux délicieux, pour avoir quelque chose à manger à l'atelier. A l'arrivée à Schmölln, je le confessais au chauffeur. Il me disait toujours, tu es une pauvre gosse, je te le permets.

Je me suis battue pour tout. Même pendant mon apprentissage, j'ai dû souvent demander à passer la nuit chez Madame Bachmann, quand ma mère avait la visite d'un compagnon et comme nous n'avions que la chambre minuscule et un seul lit pour toutes les deux, j'étais simplement de trop.

Quand j'allais frapper à la fenêtre de Madame Bachmann vers 9 ou 10 heures du soir, elle me disait, tiens, voilà Ulla encore une fois sans domicile. Viens, là où il y a trois enfants, il peut aussi y en avoir quatre. Nous dormions alors à quatre dans deux lits. Elle devait partir le matin à Schmölln dans l'usine de chaussures et nous sommes alors toujours parties ensemble.

Les enfants devaient alors s'approvisionner seuls toute la journée, j'ai toujours admiré cette mère qui maîtrisait son quotidien, seule, même avec ses trois enfants scolarisés. En mai 1953, je réussis mon examen de confectionneuse de boutons avec les autres et je fus la personne la plus heureuse, j'avais réussi à faire quelque chose de bien, malgré toute cette misère.

Comme cadeau pour la réussite de cet examen, je me suis offert un petit gâteau florentin que je dégustai avec plaisir dehors devant la porte du magasin Konsum. Je n'avais pas d'argent pour m'acheter quelque chose de plus cher. Ma mère aussi était contente, et dit tout de suite, qu'enfin je pourrais gagner de l'argent, maintenant que j'avais réussi mon examen.

Oui maman, jusqu'à présent nous devons nous en sortir toutes les deux avec mon salaire d'apprentie, maintenant tu devrais aussi aller travailler, pour qu'enfin nous puissions nous acheter quelque chose. Mais ma mère était marquée par les événements de la guerre et elle ne voulait rien entendre, ne voulait pas travailler.

Nous nous sommes souvent disputées à ce sujet, ce qui me pesait beaucoup – pourquoi c'est toujours comme cela entre mère et fille, alors même qu'elles ont traversé tant de misères ensemble. Notre situation économique ne s'arrangeait pas. La RDA ne pouvait pas m'offrir un avenir avec 60 Ostmark dans la poche tous les mois, je ne pouvais pas subvenir aux besoins de deux personnes.

Je suis souvent allée chez Madame Bachmann pour trouver du réconfort, elle ne pouvait pas comprendre ce qui n'allait pas avec ma mère. Elle m'a toujours dit, Ulla, dans la vie, tu dois rester forte, sinon tu n'auras pas d'avenir ; avec ta mère tu n'iras pas loin, elle s'est laissée sombrer.

Ces paroles sont restées en moi, j'ai dû me battre pour un meilleur avenir. J'ai dû encore longtemps faire l'expérience de la justesse des paroles de cette femme. Malheureusement elle est morte peu de temps après la réunification, mais j'ai toujours des contacts avec ses enfants. J'ai trouvé la joie et le plaisir dont j'avais besoin pendant les soirées de la Jeunesse allemande libre avec les jeunes du village. Nous chantions des chants populaires avec des textes politiques qui ne m'intéressaient pas du tout.

Je ne pouvais alors pas comprendre, comment se faisait-il, alors que la guerre était finie, que nous devions à nouveau chanter de tels chants, ça n'allait pas du tout avec mon passé, et je me tenais à l'écart. C'est alors que je me séparai de ma mère d'un cœur lourd, cela devait être, il était impossible d'argumenter avec elle, elle ne voulait rien entendre.

Je trouvai une place dans une pâtisserie à Schmölln comme aide à domicile, et j'étais hébergée et nourrie. J'ai travaillé dur pour quelques marks par mois. A cause des querelles avec ma mère j'ai dû ainsi abandonner mon travail à l'usine, où j'aurais pu gagner un meilleur salaire, et je donnai ma démission. Je n'allais alors pas bien, et en plus il y eut l'expérience de l'insurrection populaire du 17 juin 1953 et de la répression brutale qui s'ensuivit, qui enflamma également toute la Thuringe.

J'étais convaincue de devoir à nouveau faire l'expérience de la guerre. C'était terrible pour moi de voir les insurgés exprimer en criant leur mécontentement sur la place du marché, jusqu'à ce que des soldats russes arrivent et que plus tard un couvre-feu soit instauré. L'armée russe avait tout décidé. J'avais peur pour mon avenir en RDA, et j'en parlai avec une employée de la pâtisserie, avant qu'elle parte quelque temps plus tard en RFA.

Je pris alors la décision de le faire aussi, je n'imaginai pas supporter longtemps ce travail très pénible, mon objectif était clair. Je me décidai de me remettre en route. J'étais déterminée à réaliser mon projet, mais je ne savais pas encore comment m'y prendre. J'avais vécu jusqu'alors une existence misérable à Weißbach, et voulais en changer. J'y avais souvent songé, en cherchant du bois de chauffe, pas seulement en hiver, mais aussi lorsque je marchais dans les forêts avoisinantes alors qu'il n'y avait presque plus de branches mortes, parce que les autres réfugiés en détresse faisaient de même. Même dans le cimetière du village, j'ai mis des couronnes mortuaires sèches dans mon sac pour les mettre dans notre petit four à bois, afin d'avoir un peu de chaleur.

J'avais besoin de toutes mes forces pour mon trajet quotidien de 14 km aller-retour à Schmölln, je n'avais pas vraiment de vêtements, j'étais quasiment une indigente, et je n'avais pas de quoi me nourrir correctement. A Weißbach, l'argent nous manquait, et en automne lorsque je partais vers 5 h et demie du matin, je ramassais des pommes dans les vergers pour avoir quelque chose à manger pour la journée. Ma mère allait quelques fois chez un fermier pour l'aider et pour avoir de quoi manger elle-même. Avec mes 60 marks de salaire d'apprentie nous n'allions pas loin. Je ne pouvais plus supporter tout cela et voulais construire une autre vie.

En novembre 1953 j'ai choisi de fuir en RFA, et peu avant, j'ai demandé à ma mère si elle voulait le faire aussi. En restant, elle n'avait aucune chance pour avancer, d'autant plus qu'elle n'avait pas la volonté de travailler ne pouvait bénéficier de la retraite d'ancien combattant pour mon père disparu pendant la guerre, cela n'existait pas en RDA. Elle n'avait donc pas le choix, il fallait qu'elle parte avec moi. Mon but était de fuir la RDA en passant par Berlin-Ouest. Le Mur n'existait pas encore, mais le fait d'être découvert par la police populaire représentait un danger pour tous les fugitifs.

Tout se passa bien et nous arrivâmes dans le centre d'accueil de Marienfelde. Quelques semaines plus tard, nous fûmes emmenées par avion à Hambourg, et après une interminable attente de nombreuses semaines, nous fûmes enfin accueillies en Rhénanie-Westphalie, dans la commune de Gräfraht près de Krefeld.

Le processus d'accueil en RFA en 1953-1954 et la vie dans le camp à Berlin-Spandau, ainsi que l'admission en Rhénanie-Westphalie constituèrent pour moi un nouveau coup du destin que je n'avais pas choisi, c'était toujours une lutte pour la survie, et j'avais 18 ans. Je me demandais toujours : comment cela finira-t-il pour moi ?

J'avais souvent la nuit devant moi ces images horribles du passé, et je les ai portées longtemps en moi. Même dans ce que l'on imaginait être l'eldorado, en RFA, personne ne m'a fait de cadeau ; et à Kempen-/Krefeld, là où nous avons été envoyées, j'ai aussi vécu des expériences contrastées, comme beaucoup d'autres qui ont traversé ce genre de choses.

D'une part nous étions les réfugiés démunis en provenance de l'Est et de la RDA, et donc bienvenus, puisqu'ils étaient appréciés en tant que main d'œuvre bon marché et performante. Un certain nombre de nos nouveaux voisins étaient dévoués et nous ont montré de l'empathie. Mais il y avait de l'hostilité à l'égard des étrangers en provenance de l'Est. Il n'y avait pas beaucoup d'équité entre la population locale et les réfugiés. Je l'ai souvent ressenti, même vis à vis de l'administration. Nous n'avions que nos vies et ne devons pas avoir d'exigences.

L'eldorado de l'Ouest dont j'avais rêvé s'est révélé être une erreur pour moi. Là aussi, ce fut un tour de force à l'âge de 18 ans, dans mon désir d'avoir une vie meilleure. C'était à nouveau une lutte pour la survie et là aussi ma mère n'allait pas travailler, j'étais à nouveau responsable pour

notre vie quotidienne misérable, jusqu'à l'âge de 21 ans, où je réussis enfin à couper le cordon ombilical. Je travaillais à Krefeld chez une famille de bouchers, je devais travailler de 6 h 00 du matin jusqu'à 20 h 00 pour un foyer de 9 personnes. Tout cela, je l'ai fait pour 80 dmarks par mois. Ce fut une rude école pour moi, mais j'étais enfin moi-même, j'avais pour la première fois depuis la guerre un lit correct pour dormir, et je me sentais pour la première fois comme un être humain avec un peu de dignité.

En 1958 je fis la connaissance de mon mari et nous nous mariâmes trois mois plus tard ; lui aussi avait fui la RDA en 1953, notre mariage a duré 55 ans, et c'est alors que mon cher mari s'est éteint.

C'est après la réunification de l'Allemagne et l'effondrement de l'URSS que j'ai eu la force d'écrire et de publier mes expériences, dont la lecture n'est pas simple pour moi, qu'il s'agisse du premier livre ou du second, mais je souhaite un cercle de lecteurs qui serait composé de deux groupes. Il s'agit d'abord des membres de la génération plus âgée, qui ont traversé des expériences similaires à la mienne. Beaucoup d'entre eux diront, voilà, c'était comme cela.

Le poids du souvenir était toujours lourd à porter, mais il doit rester pour toujours un *processus d'apprentissage* pour la génération suivante.

Cela peut contribuer à ce que les jeunes gens en Allemagne et en Europe, qui n'ont jamais eu à traverser la guerre, les déportations et la misère, ne considèrent plus la paix et la prospérité comme des évidences allant de soi ; elles ne le sont justement pas, et doivent être préservées et défendues de façon active. Mais elles doivent d'abord être perçues comme des biens d'une valeur inestimable.